

# ACCUEILLIR LA FIN

Nous avons la chance aujourd'hui de vivre de façon commune la conclusion d'une aventure de l'esprit qui, pendant presque quarante ans, s'est élaborée autour de l'expérience de la psychanalyse clinique, dans les voies qu'avaient ouvertes Jacques Lacan, à travers sa relecture de Freud.

J'ai mis le mot « privilège » pour ouvrir ma réflexion car il condense à mes yeux l'état d'esprit qui était le mien lorsque j'y ai mis les pieds pour la première fois à l'automne 1999, sentiment d'être privilégié qui m'a toujours accompagné lorsque, dans les années qui ont suivi, j'écoutais les présentations cliniques, tout autant que lors des présentations théoriques du dimanche matin, ou lorsque je participais aux échanges avec les autres membres du groupe. Privilège aussi que celui d'avoir pu y prendre la parole lorsque j'ai moi-même présenté mon travail clinique ou une réflexion théorique autour de Venise.

Privilège aussi que cette possibilité d'être écouté et accueilli sans confrontation, avec cette bienveillance et cette ouverture qui sont au cœur de l'acte psychanalytique.

Mais je veux aussi élaborer sur un autre privilège spécifique d'avoir été membre de ce groupe. Ce n'est pas un hasard si les membres fondateurs de notre groupe ont institué un forum clinique autour de la contribution de Jacques Lacan. Il s'agissait de dégager des avenues possibles entre la théorie lacanienne et le huis-clos de la pratique clinique – huis-clos avec le patient qui nous amène toujours au-delà de nos propres limites.

Le discours de Lacan s'élabore autour de clairs obscurs, pour emprunter ici une référence à la peinture (et Dieu sait si Lacan ne s'est pas privé de références à l'art), se refuse à une saisie immédiate par la compréhension logique. Il suffit d'ouvrir n'importe quelle leçon d'un séminaire de Lacan pour s'en convaincre. C'est là toute l'importance d'être à plusieurs, de former un groupe, pour soutenir ce rapport à l'inconnu, en l'éclairant et en maintenant ouvert en même temps le pouvoir de l'obscur. C'est par là que les énoncés lacaniens reflètent de très près l'ambiguïté fondamentale de la langue elle-même, de ce qui affecte le sujet parlant dans son rapport à lui-même et au monde dans lequel il vit.

Bien sûr Lacan n'a pas pensé seul cette prédominance du langage dans la constitution psychique du sujet humain. Son apport s'est inséré dans l'essor de ce qu'on appelle la modernité, parallèlement au structuralisme et aux travaux de Jacques Derrida, de Philippe Sollers, de Michel Foucault. Lacan a toujours pensé avec plusieurs autres. De

même, à l'intérieur du LCF, plusieurs auteurs ont alimenté nos réflexions; il faut mentionner la place prépondérante de Martin Heidegger, de Charles Sanders Pierce, mais aussi Giorgio Agamben, Sabina Spielrein, Gilles Deleuze, la liste n'étant bien sûr pas exhaustive.

Il reste qu'au-delà des sources théoriques auxquelles notre travail a dû puiser, et qui renvoient au conditionnement culturel dans lequel s'insère tout travail de pensée, au-delà de ce conditionnement incontournable, l'originalité de notre groupe a été de s'articuler au plus près de la forge obscure de la rencontre clinique.

L'entreprise à laquelle nous nous soumettons avec un analysant a à voir avec la recherche de sa vérité subjective, non pas tant au sens de la *Veritas* dérivée du latin, mais bien avec l'*Aletheia* grecque, au sens de dévoilement. Martin Heidegger a articulé dans un séminaire sur Parménide, tenu à l'hiver 1942-43, cette disjonction entre *Veritas* et *Aletheia*. Le travail sur l'inconscient auquel nous nous soumettons à travers la psychanalyse a davantage à voir avec l'*Aletheia*. Ce qui se dévoile à travers le travail analytique et qui peut avoir valeur de révélation, de surgissement, reste en partie voilé, entouré d'ombres. Quand l'analyse se termine, il appartient au sujet de continuer à déployer, dans sa parole – peut-être alors plus proche d'une parole pleine que d'une parole vide – ce qu'il garde, dans le sens d'un héritage, de son passage par l'analyse.

J'avance ici l'idée d'une certaine analogie entre la fin d'une analyse et la fin du LCF. Certaines questions sont, je crois, similaires : Qu'allons-nous en garder ? De quelle façon allons-nous mettre en action cet héritage ? Comment résister au penchant naturel qui nous conduirait vers l'oubli, vers la nécessité de passer à autre chose, ou encore de n'en garder qu'une idéalisation stérile ?

S'il est difficile de répondre aujourd'hui à ces questions, qui appartiennent à l'avenir, je peux tout de même témoigner, ici et maintenant, que j'emporterai comme héritage de toutes ces années de fréquentation et de discussions une manière de questionner le réel et ses effets sur l'individu, tout autant que de tenter d'approcher des questions fondamentales : qu'est-ce que la conscience? qu'est-ce qu'un sujet ? Qu'y a-t-il au-delà ou en-deçà des manifestations comportementales extérieures de la folie ? Toutes ces questions que nous avons cultivées et qui étaient puissantes et essentielles parce qu'elles tendaient vers le cœur de l'être, toujours approchées en respectant l'aura d'obscurité et de silence d'où elles étaient issues.

L'allégeance primordiale de notre groupe était celle du respect et de l'amitié. Ce sont ces composantes qui ont permis de tenir pendant presque 40 ans et maintenant d'accueillir et d'accepter ensemble la fin. Je veux en terminant remercier spécialement John Müller qui a rendu possible cette aventure de l'esprit par la constance de son accompagnement et par sa fidélité à la présence spectrale de l'ami qui occupait une chaise vide à côté de la sienne.

## WELCOMING THE END

Today, we have the privilege of collectively witnessing the conclusion of an intellectual adventure that, for almost forty years, has developed around the experience of clinical psychoanalysis, following the path that Jacques Lacan opened up through his reinterpretation of Freud.

I used the word “privilege” to begin my reflection because, in my view, it captures the state of mind I was in when I first joined the Forum in the fall of 1999, a feeling of privilege that always accompanied me during all those years when I listened to clinical presentations, as well as during theoretical presentations on Sunday mornings, or in discussions with members of the group. It was also a privilege to be able to speak when I presented my own clinical work or theoretical reflections on Venice and the work of Titian. It is also a privilege to be listened to and welcomed without confrontation, with the kindness and openness that are at the heart of the psychoanalytic process.

But I also want to elaborate on another specific privilege of having been a member of this group. It is no coincidence that the founding members of our group established a clinical forum based on the contributions of Jacques Lacan. The aim was to identify possible avenues between Lacanian theory and the closed door of clinical practice—that closed door with the patient that always takes us beyond our own limits.

Lacan's discourse is built around chiaroscuro – to borrow here a reference from painting (and we know how Lacan did not refrain from making references to art) – refusing to be grasped immediately through logical understanding. One need only open any lesson from a seminar of Lacan to be convinced of this. This is why it is so important to be part of a group, to discuss with a few others, in order to maintain this relationship with the unknown, illuminating it while at the same time preserving the power of obscurity. It is in this way that Lacanian theories closely reflect the fundamental ambiguity of language itself, of what affects the speaking subject – le parlêtre – in his relationship to himself and to the world in which he is immersed from birth, in connection with the desire of his parents.

Of course, Lacan did not think alone about the predominance of language in the psychic constitution of the human subject. His contribution was part of the rise of what we call modernity, alongside structuralism and the work of Jacques Derrida, Philippe Sollers, Michel Foucault, and many others. Lacan always thought alongside many others.

Similarly, within the LCF, several authors have contributed to our reflections; we must mention the prominent place of Martin Heidegger, Charles Sanders Pierce, but also Giorgio Agamben, Sabina Spielrein, Gilles Deleuze, the list being, of course, not exhaustive.

The point remains that beyond the theoretical sources our work had to refer to, which reflect the cultural conditioning that shapes all intellectual work, beyond this unavoidable conditioning, our group's originality lay in working as closely as possible with the obscure forge of clinical encounters.

The task we invite a patient to undertake has to do with the search for their subjective truth, not so much in the sense of Veritas derived from Latin, but rather in the Greek sense of Aletheia, meaning unveiling, unconcealed. In a seminar on Parmenides that he held in the winter of 1942-43, Martin Heidegger articulated this distinction between Veritas and Aletheia. Truth gets regulated as a binary concept – true or false. It means that it can be verified, it can be fixed as being correct or false. In this era of alternative facts and organized falsification, this notion of truth is being undermined. Aletheia, in its unconcealedness, is much more ambiguous. Precisely when you think you have defined it, you've fallen away from its essence.

The work on the unconscious that we undergo through psychoanalysis has more to do with Aletheia. What is revealed through analytical work, and which may have value as revelation, as emergence, remains partly veiled, surrounded by shadows. When the analysis ends, it is up to the subject to continue to unfold, in his speech—perhaps then closer to full speech than empty speech —what he retains, in the sense of an inheritance, from his passage through analysis.

I would like to suggest an analogy between the end of an analysis and the end of the LCF. Certain questions are, I believe, similar: What will we keep from all this work? How will we put this legacy into action? How can we resist the natural tendency that would lead us toward oblivion, toward the need to move on, or even to retain only a sterile idealization?

While it is difficult to answer these questions today, as they belong to the future, I can nevertheless testify, here and now, that what I will keep from all these years of attendance and discussion is a way of questioning the Real and its effects on the individual, as well as an attempt to approach fundamental questions: What is consciousness? What is a subject? What lies beyond or beneath the external manifestations of madness? All these questions that we have cultivated, which were powerful and essential because they pointed to the heart of being, were always approached with respect for the aura of darkness and silence from which they originated.

Our group's primary allegiance was to friendship and respect for one another. These are the elements that have enabled us to hold on for almost 40 years and now to accept and welcome the end together. In closing, I would like to express my deep gratitude to John Müller, who made this intellectual adventure possible through his constant support and his loyalty to the spectral presence of the friend who occupied an empty chair next to him.